

**LA CHRONIQUE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI**

## **Quand Staline menait Gorki en bateau**

Capri c'est fini pour Maxime Gorki. Il décide, en 1927, de quitter l'exil doré de Sorrente pour rentrer en Russie où Staline lui fait les yeux doux. C'est l'argument de Gorki l'exilé de Capri, que met en scène Jacques Rosner (1). Texte de Jean-Marie Rouart (de l'Académie française). Besogne académique, pièce « bien faite » où tout est dit sans un recoin de mystère. Gorki (Roger Planchon) et ses femmes (la première, interprétée par Marie-Christine Barrault ; la maîtresse, baronne Moura Boudberg, par Nathalie Nell ; la jeunette, la romancière Nina Berberova, par Adeline Zarudiansky), plus le poète Khodassevitch (Hovnatan Avedikian) - qui en pince pour icelle - doivent sans feinte débiter ce que l'auteur a prévu. Écriture plate comme un trottoir de rue. Sèche rhétorique. Aucun souffle poétique, fût-ce à minima. Le Gorki de Rouard n'a que cette trouvaille : « Je flotte comme une algue », dit-il. Théâtre de l'évidence assénée. La haute figure littéraire, plongée dans un tourbillon de contradictions invivables, est d'abord réduite à des pulsions libidineuses avant de finir ratiocinant sur le socialisme, le peuple, la vie, Dieu et tutti quanti, au moment où un médecin félon s'apprête à lui infliger l'injection létale. Petit bout de la lorgnette, philosophie à la petite semaine. Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, mais là trop c'est trop, ou vraiment pas assez. Ce « drame du choix politique et des tourments de l'amour » s'inscrit dans des décors de Thierry Leproust : hautes persiennes à claire-voie puis lourdes tentures. Lors du retour à Moscou, des projections d'actualités de l'époque sur le triomphe de Staline devant des masses en extase raniment soudain la flamme de la terreur sur le mode tragi-épique.

Ces images d'une ancienne réalité à tous égards bouleversante envoient brutalement valdinguer tout bavardage ambiant. Les comédiens ne sont pas à la noce. Planchon bougonne, fronce le sourcil, danse d'un pied sur l'autre. L'étonnant est que la tête de Gorki qu'on lui a faite constitue le portrait craché de Staline. Un comble ! C'est comme si l'ogre rouge se vengeait à titre posthume. Brrrr !

Thierry Roisin anime la Comédie de Béthune. Il y présente l'Émission de télévision (1988), de Michel Vinaver (2).

La pièce tient le coup. Deux cadres (Dominique Guihard, Daniel Delabesse), au rencart pour cause de restructuration de leur entreprise de papeterie, sont mis en concurrence par deux enquêteuses de télé (Anne Baudoux, Roxane Cleyet-Merle) lors de la préparation d'un plateau sur le chômage et sa rédemption mensongère. Parallèlement, un petit juge (Jacques Hadjaje), flanqué d'une greffière qui n'a pas la langue dans sa poche (Catherine Pavet), mène l'instruction sur la mort de l'un des deux hommes. Cela se corse d'un adultère supposé au sein des deux ménages (les épouses étant jouées par Murielle Colvez et Jeanne Vitez). S'ajoute l'arrivisme d'une journaliste localière (Claire Dumas) qui veut tirer les vers du nez du fils, naturel ou pas (Sébastien Eveno), de celui qui sera retenu pour passer à la télé... Un précis de sociologie provinciale de type balzacien à l'aune contemporaine. Vinaver sent la France comme personne. Son réalisme est de construction savante, fondé sur l'immédiateté de la représentation. Son art d'écrire à petites touches autorise une sorte de présent perpétuel, suscite l'impression de la simultanéité de situations successives. L'oeuvre - créée par Jacques Lassalle, reprise par René Loyal - s'avance cette fois, dans une scénographie de Raymond Sarti, sous les auspices d'une blancheur systématique. Monochromie rime là avec monotonie. La fable, mise à plat, souffre d'être envisagée avec discrétion, timidité même. Son apparente simplicité ne fait-elle pas que masquer la ruse bénéfique du propos ? Plus de relief dans le jeu irait mieux. François Marillier signe un beau travail sonore, produit à vue par les comédiens à l'aide d'objets prosaïques.

Samedi, à l'Institut du monde arabe, Samia Jadda fut une Schéhérazade de rêve. Bien disante, dansante, malicieuse, radieuse, gracieuse, elle interprétait des extraits des Mille et Une Nuits, dans la nouvelle traduction de la « Pléiade ». C'était pour clore un cycle voué à ce chef-d'oeuvre. Voilà ce qui s'appelle finir en beauté.

(1) Espace Pierre-Cardin.

(2) Centre dramatique national Nord-Pas-de-Calais, jusqu'au 21 décembre. Du 11 janvier au 4 février,

ce sera au Centre dramatique national de Montreuil.

de Jean-Pierre Léonardini